

Corps célestes, de Dany Boudreault, Montréal, Le Quartanier, 2020, 272 p.

Lignes de fuite, de Catherine Chabot, Montréal, Atelier 10, 2019, 138 p.

Emanuel Guay

Volume 40, Number 3, 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083032ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1083032ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)

1703-8480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guay, E. (2021). Review of [*Corps célestes*, de Dany Boudreault, Montréal, Le Quartanier, 2020, 272 p. / *Lignes de fuite*, de Catherine Chabot, Montréal, Atelier 10, 2019, 138 p.] *Politique et Sociétés*, 40(3), 244–247.
<https://doi.org/10.7202/1083032ar>

sur ce que la décentralisation des prises de décision politique permet, mais aussi ne permet pas de faire en matière de pratiques démocratiques. Derriennic souligne notamment qu'une décentralisation fiscale peut avoir comme effet pervers d'accroître les inégalités économiques entre villes ou régions riches et pauvres. Il met donc de l'avant d'importantes réserves à l'égard d'une décentralisation dans ce domaine.

Au quatrième chapitre, « Des institutions démocratiques moins inégales », l'auteur analyse de façon très didactique les institutions et les mécanismes qui peuvent nuire au bon fonctionnement de la démocratie : l'influence politique des intérêts économiques, les règles de financement des partis et les inégalités électorales. Il expose par la suite le fonctionnement de différents modes de scrutin : le vote à préférences ordonnées, les représentations proportionnelles et la représentation intégrale, en montrant comment ils pourraient contribuer à diminuer les inégalités électorales et ainsi remédier au principal effet pervers de notre mode de scrutin, celui de traduire passablement mal les préférences de la majorité de la population.

Le livre se termine sur un chapitre intitulé « Par où commencer ? » où l'auteur propose un programme d'actions en mettant de l'avant des propositions en vue de la réduction des inégalités économiques et de la réforme du mode de scrutin. Il y ordonne ses propositions de réformes et de politiques en allant de celles qui lui apparaissent comme les plus faciles à adopter à celles qui risquent de rencontrer soit le plus d'opposition de la part des acteurs, soit le plus d'obstacles en raison de contraintes structurelles, par exemple la compétition internationale pour attirer des investissements.

Cet ouvrage de Jean-Pierre Derriennic est un tour de force. Il existe d'excellents ouvrages sur les inégalités sociales et économiques, tout comme il existe d'excellents ouvrages sur les effets des modes de scrutin. La force de son argument est non seulement d'aborder ces deux enjeux dans la même foulée, mais de montrer que les inégalités économiques ne reposent pas nécessaire-

ment sur les mêmes mécanismes que les inégalités dans l'importance des différents votes qui sont générés par les divers modes de scrutin. L'argument présenté est dense, mais extrêmement bien ficelé ; il est concis, mais sans raccourci ; enfin, il est clair autant sur le plan de l'argument théorique que du côté de la démonstration empirique illustrant le raisonnement. Même si l'ouvrage tient en 145 pages, il n'est jamais à court d'exemples saisissants qui illustrent bien des enjeux parfois assez techniques, comme les déformations ou les inégalités du vote qui découlent des différents modes de scrutin. Ces exemples oscillent entre les contextes québécois, canadien, états-unien, français, anglais et suisse, mais ne s'y limitent pas.

Les inégalités contre la démocratie est un ouvrage important autant pour les personnes qui s'intéressent à l'analyse des inégalités sociales que pour celles qui s'intéressent à la participation électorale et à la réforme des modes de scrutin au Québec et au Canada. Les chercheurs apprécieront la densité de l'argument de Derriennic, le grand public appréciera sa concision et sa clarté. Dans un contexte de croissance des inégalités sociales et de perte de confiance dans les institutions de la démocratie libérale, cet ouvrage du politologue de l'Université Laval pourrait difficilement tomber plus à point.

Frédéric Guillaume Dufour
Professeur de sociologie politique,
Université du Québec à Montréal
dufour.frederick_guillaume@uqam.ca

Corps célestes, de Dany Boudreault,
Montréal, Le Quartanier, 2020, 272 p.

*

Lignes de fuite, de Catherine Chabot,
Montréal, Atelier 10, 2019, 138 p.

Parmi les thèmes qui traversent le théâtre d'Anton Tchekhov, on peut noter une tension entre l'anodin et le vertigineux, ou plus précisément une impression que les personnages vivent entre deux mondes, soit celui de l'histoire, des grandes décisions et des destinées collectives, et celui de l'ordinaire,

des drames privés et des intrigues dérisoires. Les personnages tchékhoviens font face à cette tension avec un mélange de confusion, de désespoir et d'ennui, comme en témoigne ce passage frappant dans *La Cerisaie*: «Je suis un homme évolué, je lis des bouquins remarquables, et cependant je n'arrive pas à saisir la direction de mes pensées; qu'est-ce que je veux, au juste: vivre, ou me faire sauter la cervelle?» (Tchekhov, 2012 [1974], *Théâtre complet II*, Paris, Gallimard, p. 369.) Cette difficulté à habiter le temps du quotidien et celui de l'histoire est particulièrement vive dans les périodes de crise sociale, durant lesquelles les coutumes se fragilisent, le tracé des jours se trouble, le cortège des habitudes se délite, perd en précision. Le théâtre se prête bien à l'examen de telles crises, en illustrant comment ces dernières se traduisent sur le plan des interactions sociales, comment elles pèsent sur le rapport à soi et aux autres. Les deux pièces qui nous intéressent ici proposent, chacune à sa manière, de situer les passions et les conflits qui unissent et divisent leurs personnages au sein d'un portrait plus large du monde contemporain, caractérisé par de profonds bouleversements et par un mélange de fatigue, de colère et d'inquiétude.

*

Corps célestes de Dany Boudreault se déroule au nord du Canada, tandis qu'une guerre fait rage pour la souveraineté dans l'Arctique. La pièce débute avec le tournage d'un film pornographique interrompu par le passage d'un avion militaire qui fait fuir l'équipe et met fin au projet. Lili, réalisatrice du film en question et personnage principal de *Corps célestes*, se fait alors appeler par sa sœur, Flo, qui l'avise que leur mère a subi un anévrisme, puis lui demande de la rejoindre chez elle (p. 20-21). Lili apprend à son arrivée que le conjoint de Flo, James, est de retour du front, et qu'il a passé les trois derniers mois à errer sans but dans la maison. Elle apprend aussi que Flo et James ont eu un fils, Isaac, qui a maintenant quinze ans. Le poids des choses non dites et l'horreur de la guerre se répondent en miroir, ils composent ensemble le paysage

dans lequel les personnages s'enlisent: «la maison n'a rien de japonais / aucun vide à remplir / nous sommes au centre de ce qui n'a pas encore éclaté / tout éclate ailleurs / maman continue de se taire / elle avait les mots pour tout / sauf pour moi» (p. 40-41). Les jours se succèdent, l'ambiance s'alourdit, l'air est dur à respirer, Flo confie à Lili que James n'éprouve plus de désir sexuel et lui demande si elle peut passer une nuit avec lui, en espérant que cela pourrait attiser la flamme de nouveau: «depuis qu'il est revenu / il rêve à quelque chose que je n'ai pas / moi, je n'ai pas de mots comme toi / tu es si / totale / tu dois exceller dans ta profession» (p. 127). Les tensions s'accumulent, le séjour de Lili se prolonge, la guerre persiste et des réfugié-e-s se dirigent vers le sud, là où les membres de la famille se trouvent (p. 181). James révèle à Lili qu'il a perdu tout désir après une explosion provoquée par un obus dans un gym, dont il est le seul à être sorti vivant (p. 209-210). Isaac dévoile ensuite à Lili le désir violent qu'il éprouve pour elle, ainsi que son envie de s'échapper: «ça ne sert à rien l'optimisme / être optimiste, c'est se contenter et je ne me contenterai jamais / le premier contact du jet m'a saisi / il m'a fait ressentir une pâle douleur / mais c'est terminé déjà / l'eau se fatiguera avant moi / il faudrait que l'on me perce / ta rencontre m'a transpercé / la guerre n'est pas dehors / elle est ici / ici / rien n'égale ces rêves où je m'arrache / m'arrache à moi-même / où je vois enfin le visage de dieu / c'est officiel / tu me déçois désormais» (p. 217). La pièce se conclut avec le décès d'Isaac, tandis que plusieurs réfugié-e-s s'approchent de la maison, avec la forêt qui brûle derrière (p. 259).

*

Lignes de fuite de Catherine Chabot relate une pendaison de crémaillère à laquelle participent six personnes, soit trois amies d'enfance (Raphaëlle, Gabrielle et Zorah) et leur conjoint-e (Jérôme, Louis et Olivia, respectivement). Raphaëlle est avocate en droit carcéral, Gabrielle est chroniqueuse à Radio-Canada, Zorah est vice-présidente d'une banque d'affaires, Jérôme est plombier, Louis est chargé de cours en philosophie

et Olivia est une artiste visuelle. La pièce débute sur un ton léger, la conversation alternant entre des souvenirs d'adolescence, des commentaires sur le condo de Zorah et Olivia et la nourriture préparée par Jérôme, ainsi que des pointes d'humour caustique lancées surtout par Raphaëlle et Gabrielle. Les personnages abordent différents sujets avec une attitude moqueuse et blasée: «La médiocrité, c'est le seul étalon de mesure, surtout que c'est une émission pour *millenials*. / C'est l'injonction au rire, si tu *punches* pas, t'es *out*. / Tout le monde est en voie d'être remplacé par un humoriste, même moi en droit.» (p. 28) L'ironie et l'ambiance détendue cèdent éventuellement le pas à des émotions vives, tandis que les compères se reprochent mutuellement d'être «complètement aliéné[s] par le système de la mise en marché de soi» (p. 30), de ne pas prendre au sérieux la fin du monde, qui permet de «boire du rosé dans le parc Laurier jusqu'en novembre» (p. 41), ou encore d'attacher trop d'importance à des choses futiles comme les accords mets-vins, qui représentent «l'Occident qui est arrivé au bout de lui-même» (p. 43). Les événements prennent une tournure dramatique lorsque Raphaëlle, après avoir passé un test de grossesse, apprend qu'elle est enceinte (p. 84). Jérôme est euphorique, mais les échanges entre les six ami-e-s se transforment rapidement en débat acrimonieux sur l'intérêt d'avoir des enfants et de fonder une famille sur une planète qui brûle. Jérôme, Olivia et Zorah accusent Gabrielle et Louis d'être des ados cyniques qui ne veulent pas faire le deuil de leur jeunesse, et se voient accusé-e-s en retour de ne pas reconnaître l'ampleur de la catastrophe à venir (p. 98-99). Après une violente dispute entre Zorah et Gabrielle durant laquelle la première dit à la seconde qu'elle se réfugie constamment derrière un humour cruel pour dissimuler le fait qu'elle ne s'aime pas (p. 106), Raphaëlle déclare qu'elle ne veut pas garder l'enfant. Jérôme est dévasté et décide de laisser Raphaëlle (p. 112). Jérôme, Raphaëlle, Gabrielle et Olivier quittent alors le condo pour prendre leur chemin respectif, en constatant qu'ils et elles ne se reverront pas: «Non, en fait, je

suis brûlée de – j'en peux plus de nous trois, en fait... Ça me donne mal à tête de vous voir, c'est con han, mais je dors pas pendant des semaines quand vous venez ici. Pis tsé, *fuck*, pourquoi? Pourquoi? Qu'est-ce qui nous lie, mettons, à part se répéter l'histoire de la fois où on a voulu déménager en appart? Rien, *fucking* rien. On a pus rien à se dire.» (p. 113-114)

*

On peut se demander ce que l'écriture permet en général, et particulièrement en période de crise. L'une de ses plus grandes forces est sans doute de faire de nos vies autre chose qu'une succession aléatoire d'instantanés, de nous arracher au caractère quelconque de l'existence en la situant dans un récit. Les tentatives les plus mémorables pour faire sens, par le biais de l'écriture, de la vie et des événements qui la composent, sont animées à la fois par une colère ardente face à un monde qui nous échappe et par une compassion profonde, un souci de donner, de rendre nos interrogations partageables (Michon, Pierre, 2016 [2007], *Le roi vient quand il veut. Propos sur la littérature*, Paris, Albin Michel, p. 90-91). Ce croisement entre la colère et la compassion peut alimenter à la fois l'écriture et le désir de changer le monde, qu'on retrouve dans les deux œuvres recensées ici. L'essayiste Aurélie Lancôt conclut son contrepoint, à la toute fin de *Lignes de fuite*, en appelant à un «renversement de perspectives qui pousserait à s'engager réellement auprès d'autrui, à souscrire sans cynisme à une idée claire de la justice, à renouer avec le sens de la mesure, de la responsabilité, du sacrifice. Il s'agirait en somme d'emprunter une ligne de fuite, dont le point focal est une révolution qui apparaît de plus en plus prochaine et inévitable.» (p. 130) Une différence majeure entre la Russie pré-révolutionnaire dépeinte par Tchekhov et notre propre époque, celle à laquelle s'intéressent Boudreault, Chabot et Lancôt, est la difficulté actuelle à rallier les énergies collectives autour d'un projet ambitieux de transformation sociale. Les deux pièces recensées nous offrent des pistes pour affronter cette difficulté: reconnaître notre besoin d'aimer

et de nous attacher aux autres, assumer les responsabilités qui accompagnent un tel besoin, développer des relations centrées sur le soin et la bienveillance, construire des solidarités, s'engager, élaborer de nouveaux modes d'existence, résister, prolonger des lignes de fuite, se mobiliser, se soutenir, se lier. Apprendre à vivre, en somme, tant au quotidien que face à l'histoire.

Emanuel Guay

Candidat au doctorat en sociologie,
Université du Québec à Montréal
guay.emanuel@courrier.uqam.ca

On n'est pas des trous-de-cul, de Marie Letellier, Montréal, Moul't Éditions, 2019, 223 p.

Paru pour la première fois en 1971 aux éditions Parti Pris, cette édition revue et augmentée de l'ouvrage *On n'est pas des trous-de-cul* inclut le texte original, une postface rédigée en 1984 pour un projet de réédition abandonné et une entrevue menée par Moul't Éditions avec Marie Letellier et son compagnon, Jean-Pierre Sauvé. Cinq décennies après sa première publication, le livre constitue toujours une référence pertinente pour l'étude de la pauvreté et des inégalités en contexte urbain. On y découvre, par l'entremise d'un récit à mi-chemin entre l'analyse ethnographique et le genre romanesque, la vie des Bouchard, une famille démunie résidant au Centre-Sud. Les deux parents, Ti-Noir et Monique, ont respectivement 41 et 36 ans. Le premier a pour principale occupation de « faire les vidanges avant les vidangeurs pour y trouver des objets qu'il réparera et vendra », tandis que la seconde est « une femme qui se replie sur la vie d'intérieur et pour qui ne compte plus que le bien-être de ses enfants » (p. 31). Parmi leurs différentes sources de revenus, nous pouvons mentionner le travail de Ti-Noir, les allocations familiales, les primes données avec certains achats et un recours ponctuel à l'assistance sociale et aux organismes de charité (p. 91-92). Les disputes entre Ti-Noir et Monique sont courantes, le livre comprenant en effet des chapitres

dédiés à deux crises de ménage, puis à la séparation légale demand  e par Monique et à la réconciliation du couple quelques semaines après cette rupture.

Une part importante de l'ouvrage est composée de citations de Ti-Noir et de Monique, dans lesquelles les deux protagonistes racontent leur quotidien. Des situations récurrentes dans leur ménage et leur entourage mettent bien en lumière le lourd fardeau que la pauvreté fait peser sur leur vie: la violence conjugale, les déménagements fréquents et la cohabitation dans des logements trop petits et insalubres, des taux de morbidité élevés (diabète, tuberculose, etc.), des hommes qui se parlent seuls à voix haute après avoir bu, et plus largement un sentiment que la misère et la violence sont vouées à se reproduire entre les générations. Comme l'avance Ti-Noir en parlant de son couple: « dans c'temps-là j'avais l'kick su' Monique: a paraissait ben... Pis ch'pensais que ch'pouvais faire diff  rent de chez nous en me mariant. Chez nous c'tait rien qu'des chicanes. Mais j'me su's trompé,   a été la même maudite affaire que chez nous. » (p. 48) Plusieurs de ces situations sont liées entre elles. Nous pouvons mentionner, par exemple, l'entassement des membres d'une famille dans un appartement de taille inadéquate, ce qui entraîne « un net manque d'intimité et des relations interpersonnelles souvent marquées de violence » (p. 176), ou encore la violence conjugale, qui mène souvent les femmes fuyant leur partenaire à perdre accès à leur logement (p. 68).

Au-delà des différentes situations présentées dans le livre, certains thèmes importants le traversent et méritent d'être soulignés ici. Nous pouvons d'abord noter la place occupée par le logement en tant que support de l'identité personnelle et source de dignité pour les Bouchard (p. 54). Bien que la famille ne parvienne pas à s'établir dans un appartement qui réponde à ses besoins, cet objectif joue un rôle décisif dans les représentations qu'elle se fait d'elle-même et dans ses aspirations: « Tu vas voir m   qu'on déménage c'que c'est un beau logement. Tu vas voir on est pas des trous d'cul. Quand on va déménager on va